

Les "mangeurs de pain"

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 33

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214103>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Peuh ! répond le docteur, sans se déconcerter, avez-vous rincé la fiole ?
— Je n'y ai pas songé.
— Eh ! bien, voilà qui vous prouve encore mieux l'efficacité de mon remède. Un atome a suffi.

SUR LE LÉMAN

Les airs.

Un coup de ciseaux dans le *Journal de Morges* — il y a de bons coups de ciseaux — nous procure le plaisir de faire tressaillir d'aise les amis intimes de notre lac.

Intimes, nous n'entendons pas par là ceux qui n'aiment le Léman que de ses rives, des hauteurs qui le dominent et l'encadrent ou du pont d'un de ses élégants vapeurs. Nous entendons ceux dont les gracieuses embarcations, à voiles ou à rames sillonnent ses flots d'azur ou d'émeraude, suivant son humeur capricieuse.

Et, du même coup, nous initierons au régime compliqué des vents de notre lac bien des profanes qui ne quittent jamais le « plancher aux vaches ».

Voici donc ce que dit des « airs » du Léman un correspondant — il signe *Righini* — du *Journal de Morges*.

PENDANT la belle saison, en ces jours de régates, tous les navigateurs du port de Morges sont sur le lac, qu'ils fassent de la voile, de l'aviroir ou même du bateau à moteur. On les voit sillonner le long des quais, « tirant le sapin » sur leurs canots, leurs péniches, leurs yoles ou le bateau de sauvetage. Les voiles de nos nombreuses chaloupes se dessinent le soir au coucher du soleil comme un essaim de grands papillons blancs.

Disons quelques mots des « airs » qui soufflent dans notre baie.

Qu'est-ce que ce terrible *bornans* ou *bornan*, cause principale de très nombreux accidents ? Parmi les vents qui règnent sur le lac il faut distinguer les *vents généraux* des *vents locaux* (*brises*, F.-A. Forel). Aux premiers appartiennent surtout la *bise*, ou vent du N.-E., sec et froid, précurseur du beau temps, et le *vent*, venant du S. O., plus chaud et amenant généralement la pluie. Les *vents locaux* proviennent de deux causes principales : Les uns dépendent des *vents généraux*, les autres n'ont aucun rapport avec eux et sont causés par des différences de température ou de pression locales. Pendant les beaux jours d'été, quand le vent du N.-E. règne il s'établit à la surface du lac deux courants d'air. Dès le matin, l'un deux descend le petit lac jusqu'à Genève ; c'est le *séhard*, tandis que l'autre, partant des bouches de la Dranse ou, quelquefois du large seulement, vient aboutir à la Côte vaudoise : c'est le *rebat*. Le premier tombe vers le soir et le petit lac est alors sans un brin d'air, au grand dam des navigateurs attardés qui doivent alors rentrer à la rame jusqu'à Genève.

Le *séhard* tombe déjà au milieu de la journée (Lavaux 12 h. à 2 h. Morges 2 h. à 4 h.) et le calme s'établit jusqu'au soir. Alors souffle de terre une brise souvent assez forte (N.-E.) qui fait le bonheur de tous les voiliers de la rive vaudoise.

Le *bornans* ou *bornan* dépend du vent du S.-O. Du moins nous l'avons toujours vu souffler après celui-ci et pendant son règne. La direction est du sud au nord. La plupart du temps il ne traverse pas complètement le lac, mais, quand cela arrive, sa force est terrible ; il renverse tout.

La *vaudoise* vient du Valais et souffle parallèlement aux rives du lac : c'est le *fehni* qui n'arrive guère que jusqu'à Cully, rarement Ouchy. Il souffle quelquefois en tempête jusqu'à Vevey.

Le *joran* vient du Jura. Il se forme surtout dans les chaudes après-midi d'été et souffle par rafales, non pas parallèlement à la surface de l'eau, mais venant souvent de haut en bas, ce

qui le rend particulièrement dangereux dans le petit lac. Le joran soufflant légèrement s'appelle le *jordasson*.

Les plus violents orages auxquels nous ayons assisté sont ceux des 20 février 1879 et du 5 décembre 1884. Ils détruisirent en grande partie le port de Lutry, qui ne fut reconstruit que bien des années plus tard. Le premier, qui fut le plus terrible, provient aussi du *bornans*, comme celui qui, le 28 octobre 1917, causa la mort des cinq jeunes gens du Sauvage de Lutry.

A Morges, nous avons enfin un « air » local, le *morget*, petit air de bise inoffensif que nos navigateurs apprécient pour « border ». Le *morget*, est d'antique renommée, il dépolit l'eau, la ride, mais ne la met jamais en furie ; il n'est pas traître, ne soulève pas la vague et n'a jamais provoqué de naufrage. On navigue en toute confiance sous son souffle chaud et caressant.

Le *morget* est d'humeur pacifique ; il ne se fâche jamais, ne se gonfle pas ; il a de l'éducation et du savoir vivre. Vent poli, on sait quand il vient et l'on voit au large lorsqu'il s'efface à la surface du Léman. C'est le *morget* qui doit souffler dans les discussions des navigateurs, assemblés pour parler de la marie-salope.

Le *morget* est de Morges... de la ville même.

LES « MANGEURS DE PAIN »

L'ÉPIDÉMIE de grippe nous fait ressouvenir des étranges sentiments que prêtait à nos ancêtres le baron de Pufendorff, dans son gros ouvrage intitulé : *Introduction à l'histoire générale et politique de l'Univers* :

Pour ce qui regarde le pays des Suisses, écrit-il, le terroir y est fort inégal. Aux endroits montagneux il ne se trouve presque rien que des pâturages pour le bétail ; mais dans les vallées et dans les plaines, il croît du vin et des grains en assez bonne quantité, sans que néanmoins on y remarque une grande abondance, à cause de la multitude des habitants, et parce que le transport y est très difficile et que les défauts du terroir ne sauroient être réparés par le commerce. De là vient que les Suisses regardent comme un grand malheur quand ils sont longtemps sans qu'il vienne une peste pour éclaircir le grand nombre de ce qu'ils appellent en leur langue les *mangeurs de pain*. (Tome IV, chap. I, page 24)

Pufendorff écrivait cela il y a deux cents ans. D'où tira-t-il sa légende, nous ne savons. Comme toutes les légendes, elle eut la vie longue, d'autant plus que l'auteur fit longtemps autorité.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

24

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Oh ! que la figure de mon oncle me parut affreuse en ce moment-là ! Je l'aime, et beaucoup, mon oncle Tom ; mais passer du plus doux objet à la figure de son oncle ; des plus charmants songes du cœur aux froides réalités ! Il en faut moins pour faire prendre en dégoût et la vie et son oncle.

« Tranquillise-toi, Jules, me dit-il, je suis sur la trace de ton mal. »

Et, continuant à m'observer, il feuilletait un vieux in-quarto, comme pour ajuster d'après l'auteur le remède aux symptômes.

« Oh ! je n'ai point de mal ! vous vous trompez, mon oncle ; le seul mal est de m'avoir réveillé. Ah ! j'étais si heureux ! »

— Tu étais bien, tu étais tranquille, heureux !
— Ah ! j'étais au ciel. Pourquoi m'avez-vous réveillé. »

Ici, une joie visible, mêlée d'une teinte d'orgueil et de docte satisfaction, se peignit sur le visage de mon oncle Tom, et je crus l'entendre dire : « Bon, le remède opère. »

— Que m'avez-vous donc fait ? lui dis-je.

— Tu le sauras. Je tiens ici ton cas, page 64 d'Hippocrate, édition de la Haye. Pour le moment, il ne nous faut que de la tranquillité.

— Mais, mon oncle...

— Quoi ? »

Je ne savais comment m'y prendre pour engager mon oncle à me parler de la jeune juive, sans lui révéler ce que je sentais pour elle. J'aurais voulu le mettre sur la voie.

« Demain, ne m'avez-vous pas dit?... et je me tus. »

— Demain ?

— Elle vient chez vous.

— Qui ?

Je craignis d'en avoir trop dit. « C'est la fièvre... »

— La fièvre ?

Aussi mes questions et mes réponses lui semblèrent-elles incohérentes au dernier point, et je l'entendis murmurer le mot de délire ; sur quoi il sortit. Bientôt l'échelle roula, je tressaillis ; mais c'est tout ce que je pus ressaisir de la situation d'où je venais de sortir. Je fis d'incroyables efforts pour retrouver le sommeil et mon songe. Rien. Je ne pouvais pas même ressaisir cette réalité, dont auparavant je me contentais : le songe l'avait effacée, sans que je pusse la faire renaître ; c'était le vide. Ce ne fut qu'après m'être reporté en idée au lendemain, que je pus retrouver l'image de ma juive, antérieure à mon sommeil. Je me représentai de mille façons sa venue chez mon oncle, et, à force d'imaginer des moyens de la voir, de lui parler, de me faire connaître à elle, j'en vins à former le projet le plus extravagant.

Ecarter mon oncle... la recevoir même... lui parler... Mais que lui dirais-je ? Savoir que lui dire était la première condition pour que mon plan fût possible ; et j'étais fort embarrassé, car c'était la première fois que j'avais à parler d'amour. Je n'avais pour guide que quelques romans que j'avais lus, et où l'on me semblait parler si bien, que je désespérais de pouvoir atteindre à cette perfection.

« Oh ! si seulement je pouvais lui peindre l'état de mon cœur ! disais-je. Il me semble que toute fille accepterait ce que je ressens pour elle. » Et je sautai à bas du lit pour essayer tout ce que je pourrais lui dire.

Après avoir allumé ma bougie, je plaçai en face de moi une chaise à qui je pusse m'adresser, et, m'étant recueilli un moment, je commençai en ces termes :

« Mademoiselle ! »

Mademoiselle ? ce mot me déplut. Un autre ? Point. Le sien ? Je l'ignorais. Je pensais qu'en cherchant... Je cherchai bien. Rien que mademoiselle ! Me voilà arrêté au début.

Mais est-ce bien une demoiselle ? Est-ce pour moi une demoiselle comme la première venue ? Mademoiselle ! Impossible. Il ne reste plus qu'à tirer mon chapeau et dire : J'ai bien l'honneur d'être », etc. Je m'assis fort désappointé.

Je recommençai plus de dix fois sans pouvoir trouver autre chose. Je me décidai enfin à éluder la difficulté en écartant ce mot, et je repris d'un ton passionné :

« Vous voyez devant vous celui qui ne peut vivre, qui ne veut brûler que pour vous... Et dès ce jour mon cœur vous jure un éternel... »

« Ah ! mon Dieu ! c'est un quatrain ! » Car je sentais arriver au galop une rime spéciale. Je me rassis désespéré. « C'est donc si difficile d'exprimer ce que l'on sent ! pensais-je avec amertume. Que deviendrai-je ? Elle rira... ou plutôt elle prendra en pitié ma bêtise, et je serai perdu ! » Cette pensée me rongea, et je renonçai déjà à mon projet.

Cependant mille sentiments gonflaient mon cœur, comme s'ils eussent cherché une issue ; en sorte que malgré moi, je roulai dans ma tête une foule de phrases, de protestations, d'apostrophes passionnées, qui formaient un cauchemar pénible sous lequel je restais affaibli.

(A suivre.)



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS